

du tabac et en prirent en poudre, ils ne le fument pas. Un grand miroir fut ce qui attira le plus leur attention dans ma chambre; ils demeurèrent immobiles en y apercevant leurs figures; enfin l'un d'eux ayant fait un mouvement, et tous les autres l'ayant vu répété dans la glace, ils s'enfuirent épouvantés et sans proférer une parole. Un de ceux qui étaient restés sur le pont, fut piqué de curiosité en entendant le récit de ses compagnons, je le conduisis dans la chambre; il se contenta de passer sa tête par la porte, et à peine il se fut reconnu dans la glace, qu'il se hâta de décamper. J'ai souvent eu occasion d'observer dans mes voyages que la vue d'un miroir effraye les sauvages du nord, tandis que ceux du midi prennent du plaisir à s'y regarder.

« L'après-midi le *Rurick* remit à la voile, des milliers de phoques jouaient autour du vaisseau; de temps en temps on voyait des baleines lançant l'eau en l'air par leurs évents. L'une d'elles, d'une taille considérable, et dont le dos était couvert d'herbes et de coquillages, fit jaillir l'eau à une telle hauteur, qu'elle vint nous asperger dans le bâtiment, ce qui nous déplut beaucoup, car l'odeur de cette eau était fétide. L'animal resta si long-temps au-dessus de la surface de l'eau, qu'un baleinier aurait pu aisément le tuer.

« Le 20 nous avons jeté l'ancre à l'entrée de la

baie Saint-Laurent, au sud du détroit de Bering. Deux baïdars, montés par vingt Tchouktchis, ne nous accostèrent que lorsque nous leur eûmes fait signe d'approcher; ils avaient commencé par chanter à gorge déployée. Nous descendîmes ensuite à terre, le terrain était en partie marécageux. Une portion de la surface du sol était encore couverte de neige et de glace; nous en avions aperçu tout le long de la côte d'Asie, tandis que sur celle d'Amérique, on en voyait beaucoup moins. Ces Tchouktchis nous laissèrent approcher de leurs cabanes, mais ils s'y retirèrent tous et ils semblaient se préparer à s'y défendre contre nous. Le chef, vieillard vénérable, était seul resté assis sur une peau à quelques pas de sa tente; il avait perdu l'usage de ses jambes; il me fit signe de me placer à côté de lui. J'engageai la conversation avec lui par l'entremise d'un matelot du Kamtchatka, qui sachant la langue des Koriaks, comprenait quelques mots de celle des Tchouktchis. Je lui appris que nous étions Russes, que nous avions débarqué pour renouveler notre provision d'eau, et que nous désirions avoir des rennes. Il promit de nous en fournir, ajoutant qu'il fallait deux jours pour les faire venir de l'intérieur des terres. Je lui offris de petits présents, il les reçut en me témoignant son regret de ne pouvoir me donner en retour quelque chose d'équivalent. Ce

pendant un jeune homme qu'il avait envoyé dans sa cabane, en sortit avec un vêtement de peau qu'il déposa devant moi; je refusai de l'accepter, et je gagnai toute sa confiance par le don d'une médaille à l'effigie de l'empereur. Les autres Tchouktchis me voyant causer familièrement avec leur chef, sortirent de leurs cabanes et se rangèrent en cercle autour de nous. Le vieillard me fit offrir par une jeune femme de la chair de baleine, cette fois je refusai. Néanmoins je m'acquis l'affection des femmes en leur distribuant des aiguilles et des grains de verroterie. Etant entré dans la tente du vieillard, qui m'y avait invité à plusieurs reprises, je la trouvai d'une saleté excessive; j'y vis différens ustensiles de fer et de cuivre, qu'ils reçoivent probablement des Russes. Quand nous partîmes, les Tchouktchis répétèrent plusieurs fois le mot *terama*, qu'ils emploient quand ils reçoivent quelqu'un ou en prennent congé.

« Le 21 nous eûmes la visite des habitans du village de Nouniagmo, dont Cook a fait mention. L'un d'eux ressemblait tellement à un Russe, que l'on pouvait bien croire qu'il appartenait à cette nation; il se distinguait des autres Tchouktchis par sa forte barbe; cependant il se laissa raser par un matelot. D'après notre invitation, ils nous donnèrent à terre le spectacle d'une danse.

« On employa le 22 à reconnaître la baie Saint-

Laurent. Elle est en grande partie entourée de rochers de granit, qui s'élèvent presque verticalement du fond de la mer; on ne voit dans les endroits où la côte est abordable, que des saules chétifs, et quelque plante bien maigre; le sommet des rocs est couvert de neige. Ce bras de mer n'est pas habité; les Tchouktchis ne la fréquentent que pour la chasse et pour la pêche des phoques. Nous rencontrâmes quelques Tchouktchis qui nous donnèrent seize oies sauvages, et un phoque qu'ils venaient de tuer.

« De retour à bord, le lendemain un message du vieux chef m'annonça qu'il avait reçu des rennes, il me pria de les accepter en don de sa part et de celle de son peuple, et de venir les chercher. En conséquence j'allai à terre, et je témoignai ma reconnaissance par de petits présents. Je laissai tout ce monde charmé de notre générosité.

« Le mauvais temps m'empêchait de faire voile. Dans l'intervalle, il arrivait chaque jour des Tchouktchis à bord du *Rurick*. Le 28 je retournai à terre pour inviter le vieux chef à venir nous voir sur notre vaisseau. Il y consentit après avoir un peu hésité; il craignait que je ne voulusse l'emmener; un jeune homme vigoureux le prit sur ses épaules; il fut ainsi porté jusque dans ma

chambre; deux autres chefs l'accompagnaient. Ils se conduisirent tous les trois avec beaucoup de mesure; les nombreux objets qu'ils voyaient pour la première fois, excitaient vivement leur attention; je supposai qu'ils se communiquaient les réflexions que ces choses leur suggéraient. Je leur fis servir du thé, boisson qui leur était inconnue; ils regardèrent ce que je faisais de ma tasse, imitèrent mes mouvemens et trouvèrent le thé fort à leur goût. Au bout d'une demi-heure ils nous quittèrent, et j'eus beaucoup de peine à faire accepter quelques présens au vieillard; les deux autres ne furent pas si difficiles.

« J'ai déjà observé que tous les Tchouktchis que nous vîmes ressemblent aux naturels de la côte opposée d'Amérique. Ils sont également vifs et enjoués. Ils vivent dans un état d'hostilité continuelle avec eux, et les accusent de dépouiller et même d'égorger les étrangers quand ils peuvent le faire sans danger. Ces Américains tirent leur fer de Kolima, mais notre interprète ne put comprendre s'ils l'achetaient des Tchouktchis ou des marchands russes.

« Le vieux chef me dit que la saison des tempêtes approchait, nous en avions récemment éprouvé une qui selon lui n'était qu'un coup de vent ordinaire; lorsque les ouragans se font sen-

tir, leur violence est si grande, qu'un homme ne peut se tenir debout; il est obligé de se coucher à plat ventre. »

Le 29 août le *Rurick* fit voile de la baie Saint-Laurent; sa traversée de ce lieu aux îles Aléoutiennes, fut contrariée par les vents. Le 6 septembre on eut connaissance d'Ounalachka; le lendemain on entra dans le port d'Iliouliouk. On le quitta le 14 pour aller chercher des vivres en Californie, et le 1<sup>er</sup> octobre on jeta l'ancre dans le port San-Francisco. M. de Kotzebue fut très-bien accueilli; il observa que cet établissement n'avait pas fait de grands progrès depuis le voyage de M. Langsdorff. « Nous allâmes, dit-il, voir le quartier des Indiens, la malpropreté y est extrême, elle est probablement la principale cause de la grande mortalité qui règne dans la colonie; elle est telle que sur mille Indiens, il en meurt trois cents par an. »

La compagnie russe avait établi un comptoir au port de la Bodega, situé à peu de distance au nord de San-Francisco; il fournit des vivres à ceux qui sont plus au nord sur la côte d'Amérique. M. de Kotzebue ayant écrit au chef de ce comptoir pour lui demander différentes choses dont il avait besoin, les reçut au bout de quelques jours. Il apprit du gouverneur de Monterey que plusieurs Russes étaient prisonniers en Californie;

ils appartenant à l'équipage d'un navire de la compagnie qui était venu commercer sur cette côte, en contravention avec les lois espagnoles; on les avait saisis pendant qu'ils étaient à terre. Un ordre exprès du vice-roi du Mexique, avait enjoint au gouverneur de Monterey de ne pas les délivrer à l'agent de la compagnie. On offrit à M. de Kotzebue de les lui remettre; la petitesse du *Rurick* ne lui permit d'en prendre que trois, ainsi que Jean Elliot de Castro, Portugais qui s'était trouvé sur le navire russe en qualité de subrécargue.

Lorsque l'on appareilla, on entendit au large le hurlement des phoques couchés sur les rochers voisins du rivage. Depuis un certain temps les loutres de mer sont devenues communes sur la côte de Californie; comme on ne les y avait pas vues autrefois, on peut supposer qu'elles s'y sont retirées pour éviter les poursuites acharnées auxquelles elles étaient exposées dans les parages des îles Aléoutiennes, et des parties les plus septentrionales de la côte nord-ouest d'Amérique.

On partit le 1<sup>er</sup> novembre du port San-Francisco, le 21 l'on aperçut Mona-Roa, la plus haute montagne d'Ovaïhy. « D'après l'avis de M. Elliot, dit M. de Kotzebue, je doublai la côte nord de cette île, afin d'obtenir des renseignemens sur la demeure actuelle du roi. M. Elliot avait été son médecin, et en avait reçu des terres. Son

esprit entreprenant l'avait ensuite mené aux colonies russes. Un insulaire vint à bord dans sa pirogue, il reconnut M. Elliot; on apprit que le roi était dans la rade de Karakakoa; ensuite d'autres pirogues chargées de femmes, nous accostèrent; je n'avais pas le temps de faire attention à elles, je me hâtai d'arriver auprès du roi. Bientôt nous fûmes surpris d'un calme plat; une pirogue en profita pour s'approcher de nous. Les Indiens reconnurent M. Elliot, l'un d'eux consentit à sa prière à nous servir de pilote, mais dès qu'il sut que nous étions Russes, il manifesta une vive inquiétude. Il nous raconta que cinq mois auparavant deux navires russes de la compagnie d'Amérique, ayant relâché à Ovaïhy, avaient eu avec les insulaires une querelle dans laquelle tous le tort était de leur côté. En quittant cet Archipel, ils avaient menacé les habitans de revenir bientôt avec des forces plus considérables pour se venger des mauvais traitemens qu'ils avaient éprouvés, et annoncé entre autres la prochaine arrivée d'un vaisseau de guerre; ces particularités nous expliquèrent l'air alarmé que nous avions trouvé aux insulaires qui nous avaient déjà accostés. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à tranquilliser notre pilote, et je sentis doublement l'avantage d'avoir à bord M. Elliot.

« Le 24 les savans allèrent à terre avec lui

pour saluer le roi. Il revint deux heures après avec deux des principaux chefs; l'un était le frère de la reine. Ils étaient vêtus d'un habit noir, et avaient un chapeau de paille. Tameamea s'attendant à une attaque de la part d'un vaisseau de guerre russe, avait déjà garni la côte de quatre cents soldats armés de fusils. Rassuré par M. Elliot, il me fit prier de venir le voir, parce que ses sujets qui n'étaient pas encore revenus de leurs soupçons, l'empêcheraient de me faire une visite à bord; un de ses chefs devait rester en otage sur le *Rurick* pendant que je serais à terre. J'y allai donc avec mon lieutenant, M. Elliot et un chef qui se faisait appeler John Adams.

« Une troupe d'Indiens, le fusil au bras, était campée en bataille sur le rivage. Tameamea, accompagné de ses principaux guerriers, me reçut au débarquement, et me prit amicalement la main. La curiosité avait rassemblé une foule nombreuse dont la conduite fut très-réservée. Le roi me conduisit à son palais, construit en roseaux à la manière du pays, consistant en un seul appartement, et ouvert de tous les côtés pour mieux y laisser circuler l'air. Quoiqu'il possède plusieurs maisons bâties en pierres à l'européenne, il préfère celle-ci. Il était vêtu d'une chemise blanche, un pantalon bleu, une veste

rouge et une cravate de couleur; ce n'était qu'une espèce de négligé; quelquefois il porte un bel uniforme brodé; il en a plusieurs; ses officiers assis à terre, avaient, les uns un habit noir, les autres des habits ou des vestes de différentes couleurs. Les sentinelles placées à la porte, n'avaient pour vêtement qu'une ceinture, à laquelle était attachée une giberne et une paire de pistolets; elles étaient armées d'un fusil.

« On nous fit asseoir sur de jolies chaises à l'européenne, et une table en bois d'acajou fut placée devant nous. Tameamea nous fit verser de très-bon vin, et but à notre santé. Un jeune homme blanc, nommé Cook, établi dans l'île depuis plusieurs années, nous servit d'interprète; j'informai le roi du motif de ma relâche à Ovaïhy. « J'apprends, me répondit-il, que tu commandes un vaisseau de guerre pour une expédition du même genre que celle de Cook et de Vancouver, et que tu ne fais pas le commerce. Mon intention est donc de n'en faire aucun avec toi, et de te pourvoir gratuitement de tous les vivres que mes îles produisent; c'est une affaire décidée, qu'il n'en soit plus question. Maintenant, dis-moi, je te prie, si c'est du consentement de ton empereur que ses sujets viennent m'inquiéter sur mes vieux jours. Depuis que Tameamea est roi de ces îles, aucun Européen n'y

a éprouvé le moindre tort; j'en ai fait un asyle pour toutes les nations, et j'ai généreusement approvisionné tous les bâtimens qui ont mouillé ici. Il y a quelque temps, des Russes sont venus d'une colonie de Sitca en Amérique; jamais je n'avais eu le moindre rapport avec cette nation; ils ont été bien accueillis; ils m'en ont mal récompensé, en exerçant des hostilités contre mes sujets de Vahou, et ont menacé de conquérir toutes ces îles avec des vaisseaux de guerre; cela n'arrivera pourtant pas tant que Tameamea régnera. Un médecin russe nommé Scheffer vint ici, il y a quelques mois, sous prétexte que l'empereur Alexandre l'avait chargé de chercher des plantes dans mes îles. J'avais toujours entendu dire du bien de l'empereur Alexandre, je permis donc à Scheffer de recueillir des plantes, je lui promis tous les secours dont il aurait besoin, je lui donnai même une terre avec des paysans, pour qu'il ne manquât de rien. Qu'est-il résulté de mon hospitalité? il a payé mes bontés d'ingratitude; je l'ai supporté patiemment, ensuite il s'en est allé d'une île à une autre, et a fini par rester à Vahou, et s'y est montré le plus grand de mes ennemis, en détruisant le morai qui est notre sanctuaire; il a passé ensuite à Otouai où il a excité le roi Tamary, mon vassal, à me faire la guerre.

« Je m'empressai d'assurer le roi que la conduite répréhensible de quelques Russes ne pouvait nullement être imputée à leur empereur qui n'autorisait jamais aucun acte illégal de la part de ses sujets; mais la vaste étendue de son empire s'opposait à ce qu'il fût instruit promptement de ces délits; toutefois, lorsqu'ils parvenaient à sa connaissance, il les faisait punir. Tameamea, très-satisfait de ce que je lui dis que l'empereur Alexandre n'avait jamais songé à conquérir ses îles, but cordialement à la santé de ce monarque, soutint la conversation avec une vivacité peu ordinaire à son âge, et me fit beaucoup de questions sur la Russie. L'interprète éprouvait quelquefois de la difficulté à rendre ses expressions, parce qu'elles étaient particulières à la langue d'Ovaïhy, et mêlées de beaucoup de traits de gaieté qui faisaient fréquemment rire ses officiers.

« Après cet entretien nous fûmes, avec la permission du roi, conduits par Cook chez Kahoumanou, principale femme de Tameamea; elle était avec deux autres; toutes trois nous reçurent très-bien. Elles étaient assises sur de jolies nattes, et soigneusement enveloppées d'étoffes très-fines du pays; leurs cheveux enduits d'une substance gluante et blanchâtre, contrastaient singulièrement avec la couleur foncée de leur teint. Au

moment où j'entrai, Kahoumanou fumait; elle me fit asseoir et m'offrit sa pipe; sur mon refus, elle la passa à sa voisine. Elle me régala d'une tranche de melon d'eau; quand je sortis, elle me demanda des nouvelles de Vancouver, et parut très-affligée d'apprendre sa mort.

« J'allai ensuite chez Lio-lio, fils aîné de Tameamea. Cook m'informa que son père, pour lui assurer après sa mort la possession tranquille du trône, lui avait déjà fait remplir quelques-unes de ses fonctions sacerdotales, ce qui lui a imprimé un caractère tellement sacré, que quiconque cherche à le voir pendant le jour, encourt la peine de mort. C'est depuis qu'il exerce ces hautes fonctions que le prince a pris le nom de Lio-lio, qui signifie *chien des chiens*. Je le trouvai dans une grande maison, nonchalamment étendu à plat ventre; à peine il leva la tête quand nous entrâmes; quelques soldats armés de fusils veillaient à sa sûreté; il avait aussi près de lui un jeune homme qui chassait les mouches avec une touffe de plumes rouges, et qu'à sa bonne mine on aurait pris pour le prince plutôt que Lio-lio; celui-ci était d'une corpulence extrême, et pouvait avoir vingt-deux ans. On regrette que Tameamea, qui s'est acquis une véritable gloire par la sagesse de son gouvernement et par l'habileté avec laquelle il a jeté parmi son peuple

les fondemens de la civilisation, n'ait pas un successeur capable d'achever ce qu'il a commencé. Quel avantage pour le commerce et la navigation, si les îles Sandwich se civilisaient progressivement! quel préjudice au contraire pour les marins qui fréquentent ces mers, si après la mort de Tameamea, son fils, cédant aux suggestions des chefs ennemis des améliorations, détruit l'ouvrage de son père!

« Etant revenus auprès de Tameamea, il nous fit servir à dîner à l'euro péenne; il ne mangea pas avec nous, parce que ce jour-là le cochon lui était interdit. Il parla beaucoup, et fut très-gai; il aime le vin, mais il en use modérément; il but à la santé de l'empereur Alexandre, et me fit présenter par un de ses officiers une fraise en plumes artistement faite, me chargeant de la présenter à mon souverain comme un témoignage de son affection.

« Tameamea alla ensuite à son morai, et embrassant une des idoles à laquelle étaient suspendues des offrandes de porc et de fruits, il nous dit: « Voilà nos dieux que j'adore; j'ignore si en agissant ainsi, je fais bien ou mal, mais je suis la religion de mes pères, qui ne saurait être mauvaise, puisqu'elle m'enseigne à ne pas faire de mal. » Il resta quelques instans seul dans le morai, et nous rejoignit bientôt. Il dina, et en

mangeant, se servit de ses doigts au lieu de cuiller et de fourchette; comme j'en paraissais surpris: « C'est l'usage de mon pays, me dit-il, je n'en veux pas changer. »

Après le diner, le roi me fit connaître la quantité et l'espèce de vivres qui me seraient délivrés à Vahou. Pour lui témoigner ma reconnaissance, je lui offris au nom de l'empereur de Russie, deux mortiers de fonte avec leurs affûts, j'y joignis un quartaut de vin, sa provision étant presque épuisée. M. Choris, dont Tameamea avait admiré l'habileté et le talent à saisir la ressemblance dans le portrait de plusieurs chefs qu'il avait fait, ne réussit pas moins heureusement pour celui de ce prince; mais ce ne fut pas sans peine, parce que, après avoir consenti à se laisser peindre, le roi ne cessa pendant tout le temps de l'opération de montrer du malaise, probablement il craignait quelque enchantement.

Je pris congé de Tameamea dans la soirée, et je partis pour Vahou; j'y abordai le 27 novembre; Manouia, l'insulaire d'Ovailly, que le roi avait chargé de m'accompagner, sauta dans la première pirogue qui nous accosta, et alla informer le gouverneur de mon arrivée. Ce Manouia était un homme d'esprit; quoiqu'il ne fût pas de la classe des chefs, Tameamea avait beaucoup de confiance en lui, et lui donnait en garde

quelques-unes de ses marchandises d'Europe les plus précieuses. Cook me dit que ce prince ne faisait aucune attention au rang de ses sujets, conférait toujours les emplois aux hommes de la classe inférieure, et se trompait rarement dans ses choix. Il est juste, mais sévère envers les nobles, il ne se fie pas beaucoup à eux, et les oblige presque toujours de le suivre dans ses voyages, afin de leur ôter l'occasion de conspirer contre lui.

Nous étions près de Hanaroura; la vue de plusieurs maisons bâties à l'européenne, formait un contraste frappant avec les cabanes des naturels. On apercevait un fort sur lequel flottait le pavillon de Tameamea; plusieurs navires étaient à l'ancre dans le port; tout présentait l'apparence de l'Europe. Nous fûmes remorqués par des canots du pays dans le beau port de Hanaroura qui serait le meilleur du monde, si l'entrée n'en était pas difficile.

En débarquant, je fus reçu par l'anglais Young, dont il a été question dans les relations de plusieurs navigateurs qui m'ont précédé; il me conduisit à sa maison où Kareïmoko, gouverneur de l'île, vint nous joindre avec ses principaux officiers, tous vêtus d'un grand manteau blanc, jeté sur l'épaule droite à la romaine; chacun avait à la ceinture une giberne et une paire de pistolets. Ce costume allait très-bien à